

FIN DU MONDE
(et autres contrariétés)

MICHAEL FENRIS

FIN DU MONDE
(et autres contrariétés)

NOUVELLES

LE BATEAU

1

Paul n'avait jamais imaginé piloter un bateau de sa vie. Il avait bien admiré au détour d'un séjour en vacances au bord de la mer, les embarcations qui s'alignaient le long des quais, pensé aller visiter certains d'entre eux, de véritables palaces flottants, « juste pour voir » comme il se plaisait à le dire à son épouse Valérie. Mais le fantasme s'arrêtait là. S'il possédait un véhicule – en grande partie parce qu'il pouvait se le permettre et qu'il détestait les transports en commun –, il avait revendu son vélo depuis longtemps et l'idée de chevaucher une moto le terrorisait. Alors, se retrouver à la barre...

Et pourtant, il était désormais au pied du mur. Il contemplait l'embarcation amarrée devant lui, en mouillage dans un port artificiel le long du canal. Marron et blanc, elle devait mesurer dans les neuf mètres, une proue effilée où l'on trouvait un emplacement pour s'asseoir et manger, un pont servant de solarium, un accès sur le toit avec un deuxième poste de pilotage, et comble de l'ironie, une échelle métallique pour remonter facilement à bord après avoir sauté à l'eau. Mais il ne tenterait pas la baignade, un canal n'étant pas précisément l'endroit idéal. Il distinguait les hublots qui s'ouvraient sur les cabines, et à côté les deux minuscules salles de bain. Il avait eu tout le loisir d'éplucher la documentation fournie par le loueur et connaissait presque par cœur les dimensions du bateau et ses moindres recoins avant même d'avoir mis le pied sur le pont.

Valérie lui avait dit qu'il avait lu le prospectus comme celui d'un concessionnaire automobile. Mais entre un simple papier et la réalité, des différences énormes existaient. « Est-ce que je saurai conduire ce truc ? » songea-t-il avec un brin d'anxiété.

Bob, le loueur, un jeune type vêtu d'un T-shirt d'un groupe de hard rock et d'un bermuda taché, les cheveux longs coiffés en tresses qui lui tombaient jusqu'aux fesses, avait tenu à les rassurer :

— Ces engins se pilotent d'une main ! En plus, nous bridons les moteurs par sécurité, vous iriez plus vite en vélo sur les chemins de halage ! Vous n'avez jamais dirigé de bateau ? C'est votre première expérience ?

— Oui, confessa Paul.

Il ne savait plus au juste si l'idée venait de lui ou de sa femme. Ils y songeaient depuis un moment, mais ils avaient attendu que leur enfant grandisse. La simple pensée qu'elle puisse tomber à l'eau terrorisait Paul. Alice avait désormais cinq ans et c'était une petite fille assez prudente pour envisager ce genre de voyage. Ils avaient donc épiluché les agences de réservation de bateau sans permis, s'étaient décidé pour une qui s'appelait « Nature Boat », parce que leur site internet semblait sérieux, leurs tarifs très abordables, et qu'ils n'étaient situés qu'à quatre heures de chez eux. Certains loueurs proposaient des embarcations qui sur le papier paraissaient déjà tellement surfaites qu'ils s'étaient méfiés à juste titre.

Pendant que Paul remplissait le formulaire et remettait la caution, Valérie tentait de tenir Alice. La gamine, de loin la plus excitée des trois, trépinait sur le quai. Vingt fois, Valérie l'avait récupérée par l'épaule alors qu'elle s'approchait trop

près de l'eau, entraînant une réaction de frustration de la fillette qui s'estimait assez grande pour vaquer seule.

— Je vous propose dans un premier temps de dresser l'inventaire du bateau, ajouta Bob. Voir si rien ne manque. Vous pourrez installer vos affaires, et puis je vous montrerai le fonctionnement.

— J'imagine que c'est assez long ? risqua Paul.

Bob éclata de rire :

— En vingt minutes tout au plus vous saurez tout et vous vous débrouillerez comme un chef !

Ils suivirent le loueur jusqu'au navire. Le nom s'étalait en lettres courbes sur l'avant de la coque : « Flurry ». Paul préféra y voir une plaisanterie plutôt qu'une menace. Que lui avait dit Bob au moment de la réservation ? Huit kilomètres à l'heure maximum ? Il avait raison : pas de quoi jouer les Fangio sur l'eau... L'inventaire, une page imprimée recto verso, précisait l'équipement complet du navire depuis la literie aux ustensiles de cuisine, jusqu'à l'ancre, les bouteilles de gaz, les piquets d'amarrage en pleine nature. Munie d'un stylo, Valérie indiqua chaque item à Paul qui les confirma au fur et à mesure. Alice avait déjà choisi sa cabine et jouait à sauter sur le matelas. L'agencement intérieur subjuguait Paul. Le moindre centimètre de place était optimisé, des rangements étaient aménagés sous les bancs, dans la coque, sous les escaliers. Un coin restauration avec un réfrigérateur et une cuisinière se trouvait sur le côté gauche, le droit étant réservé à la table et aux banquettes juste derrière le poste de pilotage. Paul signa l'inventaire, et, tandis que Valérie déballait leurs affaires et les installait aux emplacements prévus, Bob entreprit de donner sa

première leçon de navigation. À la mise en contact, après un petit signal sonore d'une dizaine de secondes, le moteur s'ébranla, faisant vibrer l'ensemble du bateau. Patiemment, Bob expliqua les rudiments à Paul, qui l'écouta presque religieusement. Il ne voulait surtout pas en rater une miette. Il enregistrait tout dans un coin de sa mémoire, se promettant de tout noter par la suite afin de ne rien oublier. Surveillance du rejet de l'eau par la turbine. Contrôle de la température et de la vitesse. Les voyants d'alerte sur le tableau de bord. Les amarres. Les cordages. OK. Comparé aux heures d'apprentissage de conduite automobile, il avait l'impression de survoler la formation. Puis Bob s'effaça et le fit s'installer à sa place.

— À vous, Paul ! Vous allez passer la première vitesse, vous utiliserez celle-ci pour entrer et sortir des ports, et franchir les écluses. Braquez à tribord, et allez-y !

Le Flurry se mit à glisser sur l'eau, répondant aux injonctions de son capitaine néophyte. Paul vira sur la droite – « tribord », pensa-t-il soudain – et le bateau quitta son lieu de mouillage.

— Maintenant, ramenez la barre à l'horizontale pour demeurer toujours le plus près du centre possible. Vous allez vous avancer et je vais vous montrer comment effectuer un demi-tour. Ensuite, nous naviguerons un peu, nous accosterons sur la rive avec un amarrage en reculant. C'est le seul geste technique à connaître. Ces navires ne possèdent pas de marche arrière directionnelle, vous devez jouer avec les vitesses, mais ce n'est pas très compliqué.

Paul s'appliqua au mieux à obéir aux injonctions du loueur. Il se débrouillait plutôt bien et en conçut une certaine fierté presque puérole. Il n'avait qu'une hâte, que Valérie le prenne en photographie pour qu'il montre ça à ses collègues de bureau. Les vingt minutes passèrent plus vite qu'il ne le pensait, et Bob le félicita de sa maîtrise.

— Dans quelle direction comptez-vous aller ?

— Eh bien... nous ne connaissons pas la région.

— Le nord est plus sauvage que le sud, et vous franchirez moins d'écluses, répondit Bob en dépliant une carte devant eux. Vous risquez de trouver un peu plus d'algues, mais pour un débutant le parcours est facile. Vous pouvez accoster ici – il pointa son doigt successivement sur les icônes en forme d'ancre – là, et encore là. Vous pourrez également récupérer de l'eau courante. N'oubliez pas de faire le plein tous les deux jours.

— Et pour le carburant ?

— Ces petits neuf mètres sont sobres comme des chameaux. Vous en avez assez pour la durée de votre séjour.

Valérie prit des notes sur la carte de navigation.

— En vous arrêtant dans les ports, vous pouvez visiter les quelques villages sur votre trajet. Le paysage est magnifique, vous verrez... sauf une vieille usine désaffectée, et une centrale nucléaire, à trois jours d'ici, mais on l'oublie ! Avez-vous encore des questions ?

— Nous avons regardé la météo avant de partir, apparemment il devrait faire à peu près bon, non ? frissonna Valérie. Nous avons pris nos imperméables à tout hasard.

— Le soleil brillera toute cette semaine, sauf mardi où un petit orage passera vite.

— D'accord. On oublie l'orage et la centrale nucléaire, et tout ira bien ! conclut Paul en adressant un large sourire à son épouse.

Quelques instants plus tard, il poussait le moteur du bateau, grisé par une apparente vitesse qu'il aurait aisément dépassée à la course. Le ciel à l'horizon se parait d'une légère teinte rosée. Tout ne pouvait se dérouler en théorie que pour le mieux...

2

La lenteur de la croisière convenait parfaitement à Paul. Il se contentait de tenir la barre d'une main nonchalante, se permettant de jeter un œil sur ses courriels. Un léger mouvement du poignet suffisait pour redresser le bateau et l'aligner dans l'axe du canal. Bob leur avait dit que leur promenade tranquille, et il avait raison : à la première journée de navigation, ils n'avaient rencontré que deux plaisanciers, un couple de retraités aux cheveux blancs et une famille de cinq enfants qu'ils avaient entendus brailler avant même de les apercevoir. Alice montait parfois sur le poste de pilotage extérieur, et elle avait intégré le fait qu'elle devait porter son gilet de sauvetage dès qu'elle quittait la cabine. Le plus souvent cependant, elle demeurait sur sa couchette à jouer avec ses poupées et à dessiner sur son album de coloriage. Le côté maison sur l'eau l'amusait, mais pas au point de s'extasier sans

fausse honte, comme Paul. L'envie de crier « je suis le roi du monde ! » à la façon de Leonardo Di Caprio du haut du Titanic, le prenait simplement lorsqu'une caresse de vent venait lui relever une mèche de ses cheveux bruns.

De temps à autre, Valérie le relayait, mais elle préférait rattraper son retard dans sa pile de livres à lire, et s'étendait volontiers sur le deck pour parfaire son bronzage selon sa propre expression. En réalité, elle ne tenait guère en place et n'avait pas pu se résoudre à cesser complètement son travail. Batterie de secours chargée, elle allumait son MacBook et rédigeait les rapports qu'elle devait rendre à son entreprise au retour des vacances. L'envie d'écrire son roman la titillait également depuis un moment, et elle avait bien l'intention de s'y mettre.

La première écluse à passer se révéla toute une expédition. Bob leur avait expliqué la marche à suivre, tout était automatique, mais Paul paniqua à l'idée de planter le bateau contre les parois latérales. Ce n'était guère compliqué, il devait coordonner les gestes, et une nouvelle fois le calme de son épouse lui permit de s'en sortir sans accrocs. Ce fut Valérie qui sauta du « Flurry » pour enclencher l'ouverture de l'écluse, qui maintint la corde le temps de la fermeture et du remplissage, et qui s'occupa de la deuxième porte du sas. Paul se contenta d'obéir à ses ordres. Sitôt passé, il se sentit soulagé en se disant que la prochaine serait plus facile, même si, d'après le plan fourni par Bob, les suivantes étaient peu nombreuses le long de leur trajet.

Ils franchirent leur premier pont en fin de journée, saluant au passage les quelques pêcheurs taciturnes qui attendaient la

touche sur la rive, répondirent aux coups de sonnettes des vélos sur le chemin de halage. Paul consulta sa montre et constata avec surprise qu'il était près de dix-huit heures. Il n'avait pas vu le temps passer. Il choisit un endroit où la berge bien droite permettait d'accoster, ralentit le moteur, et mit au point mort lorsque l'étrave frôla le talus. Rapidement, Valérie et lui lancèrent les cordages dans les herbes, sautèrent du bateau pour le maintenir contre le rivage. Quelques minutes plus tard, les piquets métalliques solidement plantés dans le sol, ils s'apprêtaient à passer leur première soirée dans la nature. Ils mangèrent à l'avant, sur la petite table encastrée et les bancs moulés dans la coque, avec pour compagnie les canards dans l'eau, un vol de héron, et les crissements des insectes alentour. Une incroyable impression de liberté les envahit. Paul avait bien campé durant sa prime jeunesse, mais ses souvenirs étaient assez vagues pour qu'il redécouvre de nouvelles sensations. Alice étouffa un bâillement, et se laissa conduire sans résister jusqu'à son lit où elle s'endormit aussitôt. Paul et son épouse grimpèrent sur le toit du « Flurry », s'allongèrent sur des matelas pour regarder briller les étoiles. La chaleur lourde de la journée s'éloignait enfin au profit d'une fraîcheur bienfaisante qui montait des arbres et du canal lui-même.

— On rentre se coucher ? proposa Valérie.

Paul ne put s'empêcher de vérifier trois fois chaque issue du bateau. Une crainte lui vint soudain : et si un visiteur nocturne se décidait à les attaquer durant la nuit ? S'il coupait la corde des amarres pour les faire dériver ? Valérie se moqua de lui. Qui aurait l'idée de les agresser dans la nature, dans une obscurité à peine perturbée par le scintillement des étoiles, le

long d'un canal paisible ? Elle était tellement convaincue de ses arguments qu'elle rejoignit rapidement sa fille au royaume des songes, laissant Paul dubitatif et peinant à fermer l'œil. Le moindre bruit extérieur le fit sursauter, il cherchait à en identifier l'origine, si bien qu'il put conclure que sa première nuit à bord se soldait par une insomnie.

Il s'acquitta de sa tâche de capitaine avec beaucoup plus de facilité le lendemain, lors du franchissement de la seconde écluse. Ils étaient précédés d'un plaisancier à bord d'une embarcation plus grosse et plus puissante que la leur. Ils passèrent ensemble, profitant de la manœuvre pour échanger quelques propos. L'homme était un habitué, il connaissait le canal comme sa poche. Après trente-cinq ans de navigation un peu partout dans le pays, il revenait aux fondamentaux, juste une petite virée avec sa femme et leur chien.

— Vous devriez atteindre le premier port d'ici demain matin, je pense. Méfiez-vous si le vent se lève, l'accostage est délicat et ces rafiots aussi manœuvrables que des savonnettes mouillées. Serrez bien sur votre gauche en entrant, parce qu'une rafale peut vite vous coller contre le talus de l'autre côté, et après c'est une galère pour sortir de là.

— Merci de votre conseil, répondit Paul en jetant un regard inquiet à Valérie. Vous pensez que le temps va changer ?

— Pour sûr ! L'orage s'annonce bientôt, ça fera du bien, la terre est trop sèche. Ils prévoient même de la grêle ! Enfin, dans notre bateau, on ne risque rien !

Ils discutèrent un petit moment encore, l'homme leur donna quelques astuces pour passer la zone de la centrale nucléaire et celle de l'usine désaffectée, en serrant sur la droite pour éviter

les bancs d'algues. La chaleur les faisait proliférer et si elles se coinçaient dans les hélices c'était une horreur à évacuer.

— Oubliez cette saloperie aussi vite que possible. Ce bloc de béton insulte notre intelligence et la nature... et surtout, faites gaffe à ne pas vous arrêter du côté de l'usine. Si vous ne pensez pas y parvenir avant la nuit, attendez en amont.

— Pourquoi ? Est-ce qu'il y a un problème ? s'inquiéta Paul.

— Sur les berges et dans les anciens bâtiments, oui. Vous avez toujours de types louches. Des gens du voyage, plus souvent des toxicos, je ne sais pas trop. Moi je ne m'arrête jamais là. Vous verrez, ils s'installent avant le vieux pont de pierre, ils pêchent, ils font leurs lessives dans le canal... enfin, je n'ai rien contre ces gens-là, hein ? C'est juste pour prévenir.

Il les salua une dernière fois et prit de la vitesse, s'éloignant peu à peu pour disparaître après un virage.

— Tu crois que nous devons nous inquiéter ? demanda Paul à sa femme.

— Non, répondit Valérie. On ne va pas s'arrêter là-bas, et tout se passera bien.

— Espérons que tu aies raison...

Après une deuxième nuit à peine plus reposante, Paul parvint au premier port assez tôt le matin. Il s'arrima par l'avant, près d'une borne d'alimentation, déroula le tuyau d'eau et remplit le réservoir. En face d'eux, quelques boutiques s'ouvraient, et Valérie emmena Alice pour acheter quelques bricoles et du pain frais. Ils repartirent juste après, s'arrêtèrent en chemin pour déjeuner.

Vers quatorze heures, le temps changea. Le vent se leva, faisant onduler la surface du canal devant l'étrave du «

Flurry ». De gros nuages noirs commencèrent à s'accumuler à l'horizon, et la température chuta de quelques degrés. Paul aurait voulu avancer plus vite, mais le moteur bridé de leur embarcation ne lui permettait pas d'accomplir des prouesses. Puis soudain, entre les arbres, apparut la silhouette rébarbative de la centrale, gigantesque masse de béton gris implantée à quelques centaines de mètres du canal. Paul s'était demandé où elle rejetait ses eaux polluées, et Valérie put répondre après avoir consulté internet. Elle puisait son alimentation sur le fleuve situé à trois kilomètres en amont. Il chercha vainement les énormes cheminées de refroidissement. Il posa la question à haute voix, et Valérie haussa les épaules :

— Que veux-tu que je te dise ? C'est peut-être une centrale particulière, elle n'a pas besoin de tours, je n'en sais rien !

L'installation silencieuse dégageait une impression d'abandon. Il fut content de délaissier le site nucléaire derrière lui, et encore plus celui de la vieille usine. Des rails couraient le long de la rive, mangés par les mauvaises herbes, les tôles des toits et des façades rouillaient et se détachaient en gré du vent en émettant des grincements sinistres. Paul aperçut quelques silhouettes qui s'enfonçaient dans les profondeurs des bâtiments pour ne pas être surprises. Ce site industriel servait à une époque lointaine à amener des matières premières du train aux péniches, et vice-versa. Le trafic maritime étant tombé en désuétude, l'usine avait fini par fermer et achevait de se dissoudre avec le temps. Paul put remarquer au passage trois ou quatre wagons-tombereaux dans un état aussi pitoyable que les installations, l'un transportant encore du minerai dont avec la distance il n'aurait su en définir l'origine. Un peu plus loin,

le canal se rétrécissait pour reprendre son cours normal. Le vieux pont de pierres se dessina au loin, et les premières caravanes firent leurs apparitions. Alignées le long des berges, elles fourmillaient de personnes qui vaquaient à leur existence nomade sans à peine leur jeter un regard. Paul s'en voulut des aprioris qui étaient nés dans son esprit. Il se voyait déjà attaqué, détroussé, alors que les hommes qui pêchaient leur faisaient gentiment signe de ralentir pour éviter d'effrayer le poisson. Sur le pont cependant, quelques jeunes désœuvrés, cigarette au bec, les observèrent avec une mine sombre, leurs visages immobiles ne reflétant aucune expression, comme vides de toute substance. Paul laissa le « Flurry » s'éloigner, navigua le plus longtemps qu'il put, jusqu'à ce que le soir l'oblige à accoster presque malgré lui. Il estima qu'ils étaient désormais à une vingtaine de kilomètres de l'ancienne usine. C'était à la fois beaucoup, et peu.

— Dépêche-toi de fixer les cordages ! le pressa Valérie. Je ne tiens pas à être trempée !

Les premières gouttes commençaient à tomber. Le ciel prenait peu à peu une teinte d'encre de chine, déchiré par les éclairs à l'horizon. Une bourrasque secoua le bateau. Paul s'empressa de vérifier la solidité des amarres, se précipita à l'intérieur et referma toutes les issues.

L'orage arrivait droit sur eux.

Aux premiers coups de tonnerre, Alice s'était mise à pleurnicher, et Valérie avait gagné sa couchette pour tenter de la rassurer. Paul observait le ciel à travers le pare-brise du bateau. Les premiers éclairs apparurent, zébrant la nuit, et, se souvenant d'une formule apprise dans l'enfance, il compta les secondes entre la lumière et le son. Quinze secondes. L'orage se situait encore à cinq kilomètres. Avec un peu de chance, ils passeraient à travers.

Quelques instants plus tard cependant, il dut se rendre à l'évidence : il se dirigeait droit vers eux. La pluie se mit à tomber avec violence, à la façon d'un robinet qu'on ouvrirait d'un seul coup, martelant la coque du « Flurry » comme pour la perforer. Des rafales secouèrent le navire, mais les amarres tinrent bon, faisant grincer les cordages sur leurs fixations. Paul réalisa qu'il s'était arrêté juste sous un gros chêne, faisant fi des recommandations les plus élémentaires. Si jamais la foudre venait à frapper l'arbre, ne risquait-il pas de s'effondrer directement sur le bateau et de le couler ? « Il y en a partout le long du canal, pensa Paul. Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre ? » Il restait rivé au pare-brise, regardant les trombes d'eau s'abattre sur leur embarcation, emportant avec elles des milliers de feuilles arrachées aux branches. Quelques-unes d'ailleurs se détachèrent des troncs, brisées par le vent, rebondissant sur la coque avec un bruit sourd.

« Pourvu que la coque tienne ! »

Il avait cessé de compter les secondes. Les éclairs se succédaient à une telle vitesse qu'il avait l'impression de se trouver au milieu de cent orages, et l'éclat des impacts lui irritait douloureusement la rétine.

— Ça va dans la chambre ? cria-t-il.

— Oui, répondit sa femme. Alice n'est pas tranquille, mais je lui ai certifié que le bateau résistera au tonnerre.

— Tout à fait ! On ne craint rien du tout !

Il dit cela presque autant pour rassurer sa fille que lui-même.

La foudre frappa un arbre à moins de deux cents mètres, pulvérisant le tronc en fragments qui volèrent un peu partout. Paul se retint de pousser un cri d'effroi. Il sentit ses cheveux se dresser sur la tête. L'instant d'après, le tonnerre grondait, si violemment qu'il le ressentit à travers son corps, faisant vibrer toute la cabine. Alice se mit à pleurer.

— Ce n'est rien ! hurla Paul, paniqué.

Il avait l'impression que la pluie allait finir par recouvrir le « Flurry » et le couler par le poids de l'eau. Ils n'auraient pas le temps de sortir du navire... mais pour aller où de toute façon ? Ils n'étaient à l'abri nulle part.

Trois secondes. Un espoir. L'orage allait-il s'écarter enfin ? Il se sentait prisonnier de la tempête depuis des heures, il en perdait même la notion du temps. Quatre secondes. Cinq.

— Chérie, il s'éloigne ! jubila Paul.

Un impact. Énorme. Quelque chose qui dépassait l'entendement. Le fracas qui suivit le trait de feu ressembla à une explosion. Un souffle incandescent passa sur le « Flurry », le soulevant de l'eau, menaçant de le catapulter sur la rive, et il retomba dans le canal dans une immense gerbe d'éclaboussures. Paul partit cul par-dessus tête, s'écroura sur le sol de la cabine de pilotage et se cogna violemment au rebord d'une assise. La douleur lui coupa la respiration. Une partie de la vaisselle se brisa avec fracas, en projetant des fragments tout

autour de lui. Les bouteilles se renversèrent, faisant gicler leur contenu. Il reçut sur le crâne le gilet de sauvetage d’Alice, les coussins de fauteuils, et l’ordinateur de Valérie qui émit un craquement de mauvais augure en retombant sur le parquet. Paul sentit le sang couler de son front, faillit perdre conscience. Seule, la lueur qui émanait du pont arrière le fit se relever, et détacher le store pour contempler le spectacle qui s’offrait à lui. Un maelstrom de grêle et de feu s’élevait jusqu’aux cieux, en une image de fin du monde. L’incendie semblait ne pas connaître de limites.

— L’usine ! balbutia-t-il. Elle a sauté ! Les malheureux qui campaient à côté !

Dix secondes. Vingt. L’orage s’éloignait à l’avant, ne laissant qu’une pluie fine qui tombait désormais sans bruit. Le vent faiblit et disparut à son tour. Paul contempla le désastre autour de lui, avança d’un pas traînant jusqu’à la couchette d’Alice. La fillette pleurait en sanglots convulsifs, rejointe par sa mère. Paul les enlaça et ils restèrent un moment ainsi, soudés pour se soutenir. En consultant sa montre, il constata que l’orage avait duré deux heures.

Ils finirent par effectuer un peu de ménage. Valérie insista pour désinfecter sa plaie, et il dut se laisser faire. Ils rangèrent ensuite la vaisselle non brisée et épongèrent du mieux qu’ils purent le sol trempé et gluant. La nuit était encore noire, et Paul n’avait aucune envie de sortir pour découvrir les dégâts subis par le bateau. Il pourrait dresser l’inventaire au lever du jour. Paul prêta cependant l’oreille, attentif au moindre bruit d’eau

signalant une voie dans la coque, mais hormis le léger crépitement intermittent de la pluie, il n'entendit rien. L'embarcation ne donnait aucun signe de gîte. Elle ne dérivait pas, signe que les amarres avaient tenu. À l'arrière, le feu continuait de dévorer les anciens bâtiments de l'usine, offrant à l'ensemble un aspect d'aube artificielle, et malgré les issues fermées, une vague odeur régnait, indéfinissable, métallique tout autant que soufrée. Sans doute les substances oubliées dans les hangars. Ils étaient épuisés.

— Essayons de dormir un peu, proposa Valérie. On va tous aller dans la couchette d'Alice pour se reposer. Nous sommes crevés et la puce ne pourra pas rester seule.

Paul approuva de la tête. Il redressa un dernier tabouret, s'empara de son portable pour obtenir des informations. Pas de réseau. Sans doute la foudre avait-elle touché les relais téléphoniques de la région. L'ordinateur de Valérie s'allumait encore, mais il préféra l'éteindre tant qu'il ne saurait pas d'où venait le craquement perçu au moment de l'orage. La dalle en tout cas n'était pas brisée ou même simplement fendue. Il le glissa dans sa housse et le posa à plat sur leur propre literie.

C'est à cet instant que sa fille se mit à hurler de douleur.

Paul se rua dans la couchette, se cognant l'épaule au passage et manquant se faire scalper par le rebord du plafond. Assise sur les draps, Alice se débattait en secouant sa main.

— Ça brûle ! Ça fait maaaaal !

— Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, elle s'est mise à hurler d'un seul coup !
Qu'y a-t-il, mon bébé ?

Alice montra le hublot entrouvert.

— J'ai voulu voir le ciel et le feu ! Et quelque chose m'a piqué ! Ça fait maaaaal !

Paul lui prit la main. Le dos présentait une lésion rouge vif, boursoufflée, de la taille d'une pièce de monnaie, et qui semblait se creuser. Soulevant sa fille dans ses bras, il la porta jusqu'à la minuscule salle de bains et ouvrit le robinet pour laisser couler l'eau sur la plaie. On aurait dit une brûlure. Avait-elle reçu un éclat de bois ou de métal incandescent projeté depuis l'usine ? L'eau parut ralentir l'inflammation, et il s'empressa de fouiller dans la trousse de pharmacie pour prendre un tube de crème protectrice. Il en étala une large couche qu'il recouvrit de gaze.

— Ça va mieux ma puce ?

La fillette esquissa un timide hochement de tête.

— Tu as soif ?

Il n'attendit pas la réponse pour aller lui chercher un verre.

— Paul ?

La voix de Valérie était effarée. Paul regagna la cabine. Son épouse lui montrait le couchage, à l'endroit où le drap avait glissé, révélant le revêtement synthétique de la literie. Par le hublot entrouvert, quelques gouttes s'immisçaient en retombant sur le similicuir, et chaque impact s'ornait désormais d'un petit cratère aux bords moussants.

Ce n'est pas une brûlure par le feu.

On dirait de l'acide.

— Dieu du ciel ! Que se passe-t-il ?

Paul plongea sur le hublot, le verrouilla, sentant au passage la cuisson d'une goutte sur la peau de son avant-bras. Il s'essuya vigoureusement à l'aide du drap.

— Ne restons pas là !

— Paul, qu'est-ce qu'il y a dehors ?

— Je n'en sais rien, Valérie ! Nous devons attendre demain...

— Mais cette pluie... c'est de l'acide non ? Qu'est-ce que l'usine contenait ?

— Je ne sais pas...

— Est-ce qu'elle va creuser la coque ? Nous brûler ? Nous faire couler ?

— Je ne sais pas...

Jamais Paul ne s'était senti aussi impuissant et désespéré. Il serra sa femme et sa fille dans ses bras, avec force, comme pour fusionner avec elles. Il se recroquevilla sous les draps, fermant les yeux, cherchant à oublier cette nuit cauchemardesque. Au petit matin enfin, lorsqu'il les rouvrit, une aube jaunâtre paraissait sourdre à travers les interstices des stores. Une brume soufrée recouvrait le canal et les arbres alentour, bouchant l'horizon à quelques pas. Paul contempla la coque désormais criblée d'impacts, tel un visage atteint de petite vérole. De multiples trous aux bords irréguliers la recouvraient, seul le pare-brise avait résisté. Une nouvelle fois, il se demanda :

« que s'est-il passé ? »

Mais il n'avait aucune réponse. Alice dormait, écrasée par la fatigue et les émotions de la veille. Le brouillard était si dense qu'il mit du temps à pouvoir distinguer les formes autour

d'eux. Le canal était jonché de feuilles et de branches. Au fur et à mesure qu'il se dissipait, de façon très progressive, les troncs d'arbres apparurent, blanchis, lavés à l'eau de Javel, dressant leurs ramifications décharnées comme des bras de squelettes.

La main de Valérie s'appuya sur son épaule.

— Mon Dieu Paul ! Regarde !

Il suivit son indication et comprit son erreur. Ce qu'il avait pris pour des feuilles était en fait des centaines de poissons morts qui flottaient le ventre en l'air dans ce paysage de désolation.

4

Le jour était désormais totalement levé. La brume persistait par nappes, étouffant les sons, et la visibilité restait réduite à quelques mètres, mais suffisante pour dévoiler l'horreur de la situation. Une vision d'apocalypse. Toute la nature semblait avoir été brûlée, décapée sous l'effet d'un puissant agent corrosif. Levant les yeux vers le ciel, Paul n'aperçut du soleil qu'un pâle reflet. Nul oiseau ne volait au-dessus d'eux.

Le monde est mort.

Cette première réflexion lui vint, terrifiante. Déjà, son esprit s'emballait, imaginant ce qui avait pu exploser dans l'usine désaffectée, quels produits toxiques avaient été dissimulés à l'insu de tous. La vue des poissons morts ne l'encourageait pas à sortir. Allait-il subir le même sort ? Le bateau n'était pas parfaitement étanche, il sentait un léger courant d'air à travers

les joints de la porte latérale, et cette vague odeur métallique persistante. Les effets étaient-ils plus lents sur l'homme ?

Il devait s'éloigner au plus vite du secteur, s'arrêter dans un port et appeler les secours, ou au moins se renseigner sur ce qui s'était passé.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Valérie.

— Je dois sortir pour détacher les amarres.

— Mais... et la pluie acide ? Tu as vu la main d'Alice ? Tu ne peux pas t'exposer ainsi !

— Nous n'avons pas le choix. Nous devons partir. Dieu sait dans combien de temps ce qui a tué les poissons nous tuera si nous restons ici une minute de plus...

Paul commença par s'habiller en se protégeant du mieux qu'il pouvait. Le blouson étanche qu'il n'avait aucune envie d'emporter allait lui rendre service, et il remercia son épouse d'avoir insisté. Il remonta la fermeture éclair jusqu'au col, rabattit sa capuche, laça ses baskets et entrouvrit l'issue latérale. L'odeur âcre lui agressa les narines. Prenant garde à ne pas s'exposer d'un seul coup, il tendit les doigts, laissant passer quelques gouttes de rosée sur sa paume. Il sentit la morsure de l'humidité, retira vivement sa main. De minuscules cloques commençaient à apparaître sur sa peau. Paul se rinça soigneusement sous le robinet d'eau.

— Utilise mes gants de vaisselle, remarqua Valérie en devançant sa question.

Debout devant la porte de sa cabine, encore emmitouflée dans sa couverture et son doudou serré contre elle, Alice ne perdait pas une miette de ses gestes. Paul lui caressa la joue, enfila les gants et tira un peu plus sur l'ouverture.

— Je fais vite, promit-il. Vous pouvez me regarder par la fenêtre si vous voulez.

— Tu ne crois pas qu'on devrait au moins essayer de mettre le moteur en marche, avant ?

La question de Valérie était pleine de bon sens. Joignant le geste à la parole, elle s'assit sur le siège du pilote, tourna la clé de contact, jusqu'à ce que la petite sirène d'alarme de préchauffage s'arrête. Leurs cœurs cessèrent de battre une brève seconde, devant un moteur un peu hésitant, mais l'instant d'après il tournait parfaitement rond. Paul poussa un soupir de soulagement et sortit.

De près, il se dit que la coque du navire ressemblait presque à une râpe à fromage. Les trous n'atteignaient heureusement pas la couche interne du revêtement, mais l'érosion avait creusé la résine sur quelques millimètres. « Je pourrai louer la résistance des bateaux au constructeur ! » songea Paul. Elle avait été touchée à des degrés divers, en particulier le deck supérieur et le poste de pilotage extérieur. Le cuir du fauteuil s'en allait en lambeaux. Les cordages eux-mêmes s'effritaient et des fibres de nylon s'éparpillaient sur le pont. De sa main gantée, il jugea leur solidité. Elles tenaient encore le choc. Il ne devait cependant pas s'attarder, son blouson étanche commençait à être attaqué par la bruine acide. L'orage de la nuit l'aurait complètement dévoré. Il sauta sur le talus, sentant l'herbe grillée sous ses pieds s'écraser comme un paquet de chips. Paul retira la première amarre avant, poussa légèrement pour écarter le bateau, lança le cordage et le piquet. Les gants

de cuisine s'amincissaient de seconde en seconde. Gardant la tête baissée sous sa capuche, il se précipita vers le second pieu à la poupe, l'arracha du sol gorgé d'eau et le propulsa à son tour sur la coque.

— Papa ! l'avertit Alice depuis l'ouverture.

— J'arrive ma puce ! Ne sors pas, tu risques de te brûler !

— Papa, je vois quelqu'un...

Paul se retourna. Parallèlement au chemin de halage, venant de l'arrière, donc de la région où se consumait la vieille usine, quelqu'un s'avançait. La brume cachait son visage, tout au plus Paul remarqua qu'il marchait en chancelant, le corps courbé en avant. Un survivant... un bref instant, il fut tenté de le héler, de lui dire de se hâter pour gagner l'abri du « Flurry », mais quelque chose le retint. Pas seulement à la pensée de ces jeunes aux traits sombres sur le pont ou de ces types dissimulés dans les ruines de l'usine.

— Donne-moi la gaffe ! lança-t-il.

Il serra la manche dans sa main et attendit. L'inconnu traversa une dernière nappe de brume et soudain son visage apparut, arrachant aux occupants du bateau un cri d'effroi. Car de visage, l'homme n'en avait plus qu'un vague souvenir. La moitié droite semblait avoir fondu telle une bougie, les chairs molles dégoulinant sur son cou en emportant un œil étalé sur sa joue en un magma glaireux, l'oreille et une partie de la mandibule. Le reste n'était que plaie suintante et purulente. Il avait perdu une de ses mains, et l'autre se tendait en avant, recroquevillée en une griffe. Paul recula, faillit tomber en arrière dans l'eau. L'homme ouvrit la bouche en émettant un vague borborygme.

— Grimpe sur le pont ! hurla Valérie.

Une lueur démente passa dans l'œil unique du nouveau venu. Il se précipita, dans l'intention évidente d'attraper Paul par le bras. Avec un gémissement de dégoût, Paul sauta à bord, poussant du même coup le « Fleury » vers le centre du canal.

— Fonce bon Dieu, fonce !

La main tendue s'accrocha au revers de sa veste, en laissant une empreinte séro-sanguinolente sur le tissu imperméable. Paul se retourna pour se libérer. La gaffe heurta le visage fondu, s'y enfonça avec un bruit mou, emportant une partie des chairs corrompues. Le brûlé bascula en arrière sans un gémissement et demeura immobile dans l'herbe. Propulsé par son moteur, le « Fleury » s'éloigna au maximum de son allure de cette abomination, Valérie presque debout sur la barre de vitesse. Paul eut à peine le temps d'atteindre les toilettes, vomissant tout le contenu de son estomac et même au-delà. Alice poussait des cris hystériques, en proie à une panique incontrôlable. Retirant ses gants et son blouson, en s'efforçant de ne pas regarder l'empreinte sur la manche, Paul ouvrit le robinet de douche et laissa couler l'eau, jusqu'à ce qu'une voix intérieure lui recommande d'économiser leurs réserves. Valérie semblait sur le point de perdre les pédales.

— Qu'est-ce que c'était, ça ?

— Je ne sais pas, chérie !

— Ce type... il avait le visage fondu, comme s'il était resté sous la pluie... il lui en manquait une partie... et... et... j'ai cru qu'il cherchait à t'attaquer ! Qu'il voulait te faire du mal !

Elle éclata en sanglots, lâchant du coup la barre. Paul la rattrapa avant que l'embarcation ne vienne heurter le rivage, tenant son épouse par les épaules.

— Je n'en sais pas plus que toi ! Mais je suis certain qu'une explication existe ! On va s'en tirer, j'en suis persuadé. On doit juste continuer à avancer le plus longtemps possible. Jusqu'à ce qu'on sorte de la brume acide.

Il examina la carte de navigation.

— Nous trouverons un port droit devant nous. Nous l'atteindrons dans la soirée pour remplir nos réservoirs et obtenir des informations.

— Et si tout est comme ici ? Si tous les gens sont morts brûlés ? Ou... comme ce type ?

Paul ne répondit pas, préférant ne pas y penser. Reprenant la barre, il s'enfonça en avant dans les nappes de brume jaunâtres, dans une eau qui charriait des milliers de cadavres de poissons, au milieu d'une végétation définitivement disparue.

5

Le « Flurry » naviguait dans l'eau trouble du canal. À bord, c'était le silence le plus total, seulement perturbé par le ronronnement régulier du moteur du navire. Lui au moins fonctionnait parfaitement. Paul tenait la barre, Valérie à ses côtés, serrant Alice contre elle. Tous les trois regardaient ce paysage sinistre défiler devant eux. Les poches de brume, tenaces, flottaient au-dessus des flots, rendant incertaine la réalité des choses. Lorsque l'étrave les touchait, elles crevaient

sans bruit telles des bulles de savon, s'étiraient en filaments pour se reconstituer une fois le bateau passé. Paul ne savait plus s'il devait redouter ou espérer croiser un navire, ou simplement quelqu'un. Serait-il encore « humain », ou arborerait-il le faciès épouvantable de cire fondue et cette lueur de démence ? Le plan indiquait la présence du port à moins d'une journée... et il n'était plus aussi sûr de vouloir s'y arrêter.

Le canal obliquait sur la gauche, en une courbe qui l'obligea à ralentir. Un pont métallique l'enjambait. Paul redouta une seconde l'apparition des jeunes gens au regard sombre croisés près de l'usine désaffectée. Si jamais ils se trouvaient là, n'allaient-ils pas sauter le rebord pour se jeter sur le « Flurry » ? S'efforçant de distinguer la moindre silhouette dans ce brouillard pollué, il ralentit encore et finit par laisser l'embarcation courir sur son aire.

— Je ne vois rien, fit Valérie, devinant ce qui le tracassait.

Paul serra le manche de la gaffe, prêt à s'en servir. Le pont se rapprochait. Son ossature paraissait dentelée, rongée par la pluie acide qui l'avait corrodé. Personne ne se tenait sur ou sous son tablier, et, songea-t-il soudain, aucun cadavre n'était affalé contre la rambarde. Avec un soupir de soulagement, Paul accéléra et le « Flurry » glissa sous l'arche de métal. Les arbres s'espaciaient de l'autre côté du canal. Leurs feuilles et leurs branches mortes avaient recouvert les talus avoisinants. Attaché le long de la rive gauche, sa poupe repoussée sur la terre et sa proue enfoncée dans l'eau, un navire de plaisance gisait, fragile esquif brisé par la catastrophe. Sa coque, plus ancienne, avait davantage souffert que celle de leur bateau,

certaines perforations atteignant trois centimètres de diamètre. Le pare-brise en morceaux laissait entrevoir l'intérieur sens dessus dessous. En passant, Paul ne put s'empêcher d'y jeter un œil. Rien ne bougeait. Il fut tenté d'user de l'avertisseur sonore, hésita à l'idée d'attirer d'autres brûlés. L'instant d'après, la vision d'une main qui dépassait d'un des hublots arrière, rougie et racornie par l'agression chimique, lui fit comprendre qu'il ne pouvait plus intervenir.

Le « Flurry » reprit son chemin. Régulièrement, Paul fixait le plan afin d'évaluer la distance qu'il lui restait à parcourir. La rade se rapprochait, sans qu'il puisse distinguer quoi que ce soit. N'aurait-il pas dû croiser d'autres navires, entendre des sons, des bruits de klaxons ? Mais c'était juste une zone de loisirs, pas un port maritime avec un fort trafic ! La dernière péniche commerciale était passée depuis plusieurs années déjà, et ce n'était pas quelques plaisanciers du dimanche comme lui qui sauraient se faire remarquer ! Le canal s'étirait en une ligne droite interminable. D'après le plan cependant, ils allaient franchir deux virages, encore un pont, avant d'atteindre le lieu d'amarrage. Il se rendit compte qu'il serrait le volant avec une telle force que ses articulations blanchissaient sous la pression, à la limite de la tétanie. La brume paraissait elle-même ralentir la progression du bateau, qui désormais se traînait sur cette eau croupie comme une simple brindille au gré des légères sautes de vent.

La ligne droite fut enfin franchie. Puis les deux virages. Le pont qui marquait l'entrée du quai gicla du brouillard, en image instantanée, le faisant stopper net. Paul regarda Valérie, quêtant son approbation.

— On y va ! dit-elle dans un murmure.

Paul poussa l'accélérateur et le « Flurry » pénétra dans le port.

Tout d'abord, ils ne virent rien. La brume s'était concentrée au niveau des pontons et les silhouettes des embarcations se dessinaient en pointillé. Deux énormes péniches, amarrées depuis des siècles, achevaient de rouiller. Elles avaient souffert elles aussi de la pluie acide, mais leur coque de bois et de métal paraissait avoir mieux supporté les agressions. Paul passa en vitesse lente, manœuvra le volant pour dévier la trajectoire du bateau vers la gauche. Une route longeait la rive droite. Quelques véhicules étaient arrêtés, leur carrosserie bouffée par les toxiques, sans aucun corps à l'intérieur. Paul constata qu'elles se trouvaient pour la plupart en travers de la chaussée, comme si elles avaient été abandonnées là.

Ou comme si le vent les avait fait glisser...

Il distingua une maison juste derrière, a priori une boutique, peut-être une boulangerie, dont la devanture avait été balayée par les bourrasques de la nuit. La vitrine était brisée en morceaux, l'auvent déchiré pendait lamentablement. Il se mit à craindre le pire. Le « Flurry » traversa la dernière couche épaisse de brume et le terrible spectacle se dévoila à leurs yeux.

Le port était entièrement dévasté.

Telle une tornade, le vent de l'orage avait tout dispersé sur son passage, emportant les navires comme des fétus de paille, les renversant, les coulant, ou les culbutant sur les berges pour mieux les aplatir. Une douzaine d'embarcations se trouvait là

au bas mot, de toute taille, du plus petit de trois mètres à peine jusqu'au gros d'une dizaine. De ce côté du port, la destruction était encore plus importante. La tempête avait aussi pulvérisé les véhicules sur le parking juste à côté, et plus loin les toitures des habitations. Paul et Valérie contemplaient un champ de ruines. Une guerre éclair n'aurait pas provoqué davantage de dégâts. Louvoyant entre les coques qui achevaient de sombrer, il se rangea le long d'un ponton et laissa dériver son bateau. L'avant heurta doucement le bord, le faisant légèrement dévier. Paul quitta le fauteuil de pilotage.

— Prends ma place.

— Que comptes-tu faire ? Tu ne vas pas sortir ?

— Je veux juste m'assurer qu'il n'y a personne...

— Et si tu tombes sur un... sur cette chose qui t'a attaqué ?

— Je reviendrai en courant. Tiens-toi prête à repartir.

Il se rhabilla, renfila les gants de cuisine et entrouvrit la porte. L'air était surchargé d'odeurs métalliques et soufrées, mais il ne pleuvait plus. La gaffe à la main, il posa un pied sur le ponton, effectua quelques pas dans le silence le plus total. Machinalement, il tira son portable de sa poche, mais n'obtint aucune connexion. Aucun réseau disponible. Le bruit d'eau qui s'écoule attira son attention. Sur sa droite, un petit bateau de sept mètres était immergé jusqu'au pont. Un long tube d'arrosage, branché sur le robinet d'alimentation externe, se déroulait depuis l'endroit où se trouvaient les réservoirs. Il pendait désormais dans le vide, se contentant de répandre son précieux contenu dans le canal. Paul tira le tuyau, se pencha pour renifler. Le liquide ne dégageait aucune odeur. L'épais caoutchouc avait résisté aux attaques acides. S'enhardissant, il

passa ses doigts sous l'écoulement, observa l'absence de dissolution du gant, et, après une brève hésitation, porta le jet d'eau à sa langue. En dehors d'une légère saveur un peu âcre, elle semblait potable.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? lui lança son esprit, alarmé. Cette flotte peut-être contaminée ! Tu ne sais pas quelles saloperies chimiques elle peut contenir ! »

Il n'était sûr de rien, juste d'une chose, l'eau n'avait pas abîmé son gant.

Et si ce n'était pas seulement l'usine désaffectée qui avait sauté ? Si la centrale avait été endommagée ? L'idée le paralysa. Dans ce cas, ils étaient probablement tous déjà morts, exposés aux rayonnements. Paul ouvrit la trappe du « Flurry », et se mit à remplir ses réservoirs. La simple coque en résine n'offrait aucune protection contre les agressions nucléaires. Bientôt, ils perdraient peut-être leurs dents, leurs cheveux... il ne devait pas penser à ça. Laissant le tuyau d'eau en place, il fit signe à son épouse que tout allait bien, et se dirigea vers les quelques embarcations qui flottaient encore. Il voulait vérifier l'absence de survivants. Mais nulle part, il n'aperçut de corps. Tous les bateaux avaient été désertés. Pourtant, il était persuadé que la veille, des plaisanciers devaient se trouver à bord. Alors, où étaient-ils tous passés ? Il parcourut le quai jusqu'aux véhicules retournés sur le parking, observa les constructions devant lui. Normalement, à la suite de cette catastrophe, il aurait dû voir les habitants se regrouper pour assurer les secours, venir en aide aux marins tombés dans le canal... Son cœur se serra. Étaient-ils tous partis ? Ou bien avaient-ils tous

succombé ? Il pouvait sentir dans son dos le poids du regard de Valérie, qui lui criait presque de revenir rapidement.

La rue prenait naissance au pied du port, montant en pente douce. Côte à côte, deux boutiques s'alignaient. Un bar et une épicerie. Paul avisa les fils de téléphone encore en place, se dit qu'il avait peut-être une chance d'obtenir une communication et d'alerter les autorités. Il se hâta vers la première, poussa la porte qui s'ouvrit sans résistance, et pénétra dans les lieux. L'intérieur du bar avait subi les conséquences d'un tremblement de terre. Toutes les tables étaient renversées, les bouteilles brisées répandaient une forte odeur d'alcool mélangée à celle plus ancienne de tabac froid qui lui donna la nausée.

— Il y a quelqu'un ? lança-t-il d'une voix chevrotante.

Sa question mourut lorsqu'il aperçut l'empreinte sur la porte de l'arrière-salle. Celle d'une main sanguinolente, qui lui rappela instantanément celle laissée par son agresseur le matin même...

6

Toute l'attention de Paul était désormais focalisée sur cette trace autant synonyme de présence humaine que de menace. Le souffle court, gaffe tendue à la façon d'une épée prête à frapper d'estoc, il restait vigilant au moindre bruit d'un occupant derrière la porte de service. Il attendit ainsi plusieurs minutes, les nerfs à vif, tassé sur lui-même, ne sachant plus s'il devait s'avancer jusqu'à pousser le battant ou au contraire reculer

pour regagner le bateau. Il avait pu observer que si l'homme brûlé – il ignorait comment le nommer autrement – avait fait preuve d'agilité en se jetant sur lui, sa démarche montrait son incapacité à courir. Paul pourrait le semer rapidement.

Il devait prendre une décision. Il patientait depuis trop longtemps. Valérie risquait de s'inquiéter et de sortir à son tour, peut-être avec Alice, et les deux femmes s'exposeraient aussitôt au danger. Il vérifia son portable, constata une nouvelle fois l'absence de réseau. Sur l'angle du bar, un antique téléphone, qui avait franchi de justesse l'époque du cadran rotatif pour celle des touches, trônait dans l'attente d'un hypothétique appel, son revêtement de plastique beige maculé par des dizaines de doigts de passage. Sans cesser de quitter l'issue du regard, Paul se rapprocha du combiné, le souleva et le porta à son oreille. Comme il s'y attendait, il n'obtint aucune tonalité. La tempête de la nuit avait dû arracher les fils.

Il laissa retomber le poste sur le comptoir, respira un grand coup et fit deux pas en direction de la porte. Il la poussa, d'abord doucement, puis de plus en plus fort jusqu'à ce qu'un coin de lumière apparaisse et lui permette d'avoir un aperçu des lieux. L'arrière-salle servait à la fois de stockage et de cuisine. Plusieurs caisses de bouteilles de bière étaient empilées, certaines vides d'autres pleines, à côté d'un antique évier de faïence à la tuyauterie surannée. Un énorme frigidaire ronronnait dans un angle. Le goutte-à-goutte du robinet mal refermé égrenait les secondes qui s'échappaient, inexorables. Personne ne semblait se tenir dans cet endroit. N'obtenant aucune réaction, Paul s'enhardit, entra dans la pièce. Une seconde porte, close, donnait vers une cour extérieure. Un

escalier naissait sur sa gauche, à moitié dissimulé par un rideau défraîchi qui vantait les mérites d'un apéritif sans alcool. D'autres traces sanglantes s'étalaient sur le mur et sur les marches recouvertes de linoléum d'un orange pâle, et sur la troisième, un objet avait été oublié, vaguement arrondi, au milieu d'un magma glaireux. De la pointe de sa gaffe, Paul l'effleura pour le retourner, et laissa passer un hoquet d'horreur. C'était une oreille. Il sentit la bile remonter le long de son œsophage, serra les dents pour éviter de vomir, et resta cramponné à la rampe, la nausée lui tordant les tripes. Un filet de bave coula sur son menton.

— Oh merde ! bafouilla-t-il.

Presque malgré lui, persuadé qu'une horreur sans limites l'attendait sur le palier du premier étage, il grimpa les dernières marches et déboucha sur un petit couloir qui distribuait les pièces d'habitation. Les marques sanglantes et huileuses étaient plus importantes, comme si l'on avait traîné un quartier de viande sur le sol. L'odeur acide et soufrée le prit à la gorge. La première chambre, à l'évidence un bureau, avait été mise à sac, les meubles étaient renversés et la vitre brisée, mais rien n'évoquait cette fois la terrible tornade de la nuit. On aurait plutôt dit des traces de lutte. Pénétrant plus en avant, Paul tomba en arrêt sur un fusil de chasse. L'arme gisait sur le tapis, cassée en deux, une boîte de chevrotine éventrée juste à côté. Elle n'avait pas eu le temps de servir. Le canon était maculé de cette même matière organique glaireuse qui recouvrait le sol et les murs, et qui dessinait par endroits des empreintes nettement identifiables. Avisant une blouse suspendue à une patère, Paul l'utilisa pour s'emparer du fusil et pour l'essuyer, et le refermer

d'un claquement sec. Il ne voulait surtout pas toucher cette sanie. Il remplit ses poches d'une pleine poignée de cartouches, sans savoir précisément s'il pourrait se servir d'un tel arsenal. Cela ne lui semblait pas très compliqué, et surtout quelque chose lui disait qu'il en aurait bientôt besoin. Ainsi équipé, il effectua un rapide tour dans les pièces voisines, découvrit une cuisine, un petit salon et deux chambres meublées de façon vétuste et archaïque. Mais la maison était vide. Si des occupants avaient séjourné dans ces lieux, ce qui était le cas à en juger par le lit défait, ils n'étaient plus là.

De la fenêtre qui donnait sur la rue, il repéra le « Flurry ». Valérie l'observait depuis le pare-brise, se rongant les ongles jusqu'au sang. Il se manifesta par de grands signes, jusqu'à ce qu'elle l'aperçoive et lui réponde. Les gestes de sa main l'incitaient à revenir au plus vite.

— Tu as raison ! approuva Paul pour lui-même. Je n'ai rien d'autre à faire ici.

Il se sentait de plus en plus inquiet et pressé de partir. Il renonça à passer par l'épicerie. Les réserves à bord suffiraient pour au moins huit jours, et il se refusait à penser que la situation dans laquelle ils se trouvaient durerait plus longtemps. Fouillant dans les affaires entreposées par le propriétaire du bar, il dénicha un imperméable qui lui allait à peu près, une paire de bottes en caoutchouc, une taille trop grande, et de gros gants de manutention qui remplaceraient avantageusement ceux de cuisine. Il pourrait se protéger plus efficacement si la pluie acide devait continuer, ou reprendre avec force. Tenant le tout sous son bras gauche, il se dirigea vers les escaliers, passant à nouveau devant le bureau dévasté. Un bruit le fit

s'arrêter et revenir sur ses pas. Cela venait de la cour arrière. Il se pencha au-dehors en prenant garde à ne pas se blesser sur le verre brisé, et plongea sur le jardinet en contrebas.

Un corps était allongé, immobile, face contre terre, baignant dans une mare de sang. Vêtu d'un seul pantalon de pyjama, il semblait avoir été frappé sans retenue, et sa peau avait éclaté, ne formant plus qu'une immense plaie. D'innombrables traces de griffes lui lacéraient le dos et les membres, et son crâne, heurté par un objet contondant, dévoilait les replis grisâtres d'une matière cérébrale exposée à l'air libre. En un éclair, Paul comprit qu'il contemplait sans doute le patron du bar, et que sa présence au pied de la maison signifiait qu'il avait été défenestré... ou qu'il s'était défenestré... mais pour fuir qui ou quoi ? La porte du jardinet s'ouvrit à la volée, et un gargouillis monta depuis le rez-de-chaussée, lui donnant sa réponse.

D'une main malhabile, Paul glissa deux cartouches dans le fusil de chasse, et se retrouva sur le palier. Plusieurs silhouettes venaient de pénétrer dans l'arrière-salle, d'une démarche hésitante et traînante. Il ne pouvait dire précisément s'il s'agissait d'hommes ou de femmes tant leurs traits étaient corrompus par les corrosifs retombés avec la pluie. Mais tous arboraient ce faciès pelé, rongé, auquel il manquait des parties entières. Une lueur démente s'alluma dans ce qui restait de leur regard, leur faisant perdre définitivement toute trace de bienveillance. Avec des grognements gutturaux, ils se ruèrent aussi vite que le leur permettait leurs membres atrophiés.

— Arrêtez ou je tire ! prévint Paul d'une voix suraiguë.

Ces créatures n'avaient plus rien d'humain, et pourtant il ne parvenait pas à imaginer qu'il allait faire usage d'une arme. L'acide qui leur avait rongé les chairs les rendait-il fous à lier ? Le premier brûlé commença à grimper les marches, laissant des empreintes séreuses derrière lui. Ses mains ne comptaient plus que trois doigts en griffe.

— N'avancez plus ! cria encore une fois Paul.

Il pointa le canon du fusil, ferma les yeux. Il ne voulait pas voir ce qui allait se produire. Il ne put s'empêcher de les rouvrir un bref instant, lorsque son index se crispa nerveusement sur la queue de détente. Le coup partit, projetant la chevrotine sur le visage brûlé, l'explosant telle une pastèque trop mûre. Le mutilé s'effondra, aussitôt piétiné par ceux qui le suivaient. Paul tira une nouvelle fois, sans parvenir à les ralentir. Il en venait davantage à chaque seconde, de plus en plus nombreux, comme *si tous les habitants du port s'étaient transformés en monstres*.

Il ne lui restait plus qu'une solution : fuir. Tournant les talons, Paul retraversa le couloir, se rua dans la première chambre sur la rue. La porte à peine poussée, il la ferma à clé, déplaça la commode et le lit contre le battant. Le bruit de pas traînant, humide, retentit juste derrière, puis un grattement obscène pour essayer de pénétrer. Paul ouvrit la fenêtre, enjamba le petit balcon, cherchant une façon de sauter sans se briser la nuque. Une camionnette était stationnée, renversée sur le flanc, mais elle diminuait d'autant la hauteur à franchir. Il laissa tomber les bottes, la gaffe et le fusil, descendit le long de la rambarde en se suspendant par les mains. Dans la chambre, la commode glissa, puis le lit, et ses poursuivants pénétrèrent à

leur tour. Il sentit des doigts sanguinolents lui attraper les cheveux, lâcha prise et chuta bruyamment sur la portière de la voiture. Ramassant tout son attirail, il se mit à galoper en direction du « Flurry » avec de grands gestes.

— Démarre !

Valérie comprit aussitôt. Elle enclencha la marche arrière, écartant peu à peu le bateau de son appontement. Paul franchit les derniers mètres qui le séparaient de l'embarcation, courut sur le ponton alors que le « Flurry » s'éloignait, faillit tomber à l'eau en se précipitant pour dénouer l'amarre. Il se retourna un bref instant et cria de terreur. Il ne s'était pas trompé, toute la petite ville avait été empoisonnée par l'orage chimique. Ce n'était cinq ou six, mais des dizaines de corps contaminés qui tentaient de le rattraper en se dandinant, des dizaines de visages à vif et fondus, à la bouche déformée par des râles de colère de le voir ainsi s'échapper. Valérie poussa l'accélérateur à son maximum, arrachant le « Flurry » à cette abomination. Sur la berge, ce qu'étaient devenus les habitants du port agitait leurs griffes impuissantes dans un concert de gargouillements de frustration. Puis, alors que le bateau s'éloignait, ils se mirent en route, longeant les quais pour s'élancer à sa poursuite.

7

— Mais qu'est-ce qu'ils cherchent à la fin ? soupira Valérie.

Elle tenait la barre, poussant le bateau à son maximum, ce qui l'obligeait parfois à de brusques changements de cap au milieu du canal pour éviter les obstacles. Assez loin derrière

eux, les « brûlés » ne semblaient pas vouloir abandonner la partie. Ils suivaient toujours, gênés par leurs membres atrophiés, mais ils suivaient, en rang, sur le chemin de halage, et de temps à autre l'un d'entre eux tendait la main dans leur direction comme pour leur faire signe de stopper.

— C'est des zombies ! affirma Alice en les fixant par la vitre arrière du « Flurry ».

— Arrête de dire n'importe quoi ! la rabroua Valérie. Et d'abord, qu'est-ce que tu y connais en zombies ? C'est juste une invention de cinéma !

À l'aide de ses jumelles, Paul les examinait méthodiquement. S'ils ressemblaient à des zombies, il était persuadé que ce n'en était pas. Parce qu'ils n'étaient pas morts. Il pouvait voir leur poitrine se lever et s'abaisser au rythme de leur respiration comme n'importe quel être humain. Leur regard n'était pas éteint, mais plutôt hagard, perdu. Ils étaient les victimes de l'explosion de l'usine, leurs corps soumis aux acides avaient enduré les pires supplices imaginables, et peut-être que la souffrance avait affecté leur capacité de raisonnement. Ce qui expliquait leur réaction de violence vis-à-vis de ceux qui avaient pu en réchapper...

— Ils ne l'ont pas mangé, finit-il par dire, et Valérie lui lança un regard à la fois noir et interrogateur.

— Paul...

— Le patron du bar. Ils ne l'ont pas mangé... je veux dire, lorsque je suis entré dans le bâtiment, j'ai vu son corps dans la cour. Il portait encore son pyjama. Il a dû se faire attaquer. Il avait pris son fusil, mais il n'a pas eu le temps de l'utiliser. Je ne sais pas si ce sont eux qui l'ont défenestré ou s'il a juste

tenté de leur échapper, mais toujours est-il qu'il a dû se tuer en tombant de l'étage. Et c'est là qu'ils se sont acharnés sur lui. Ils l'ont battu...

— Paul ! lança sa femme en indiquant Alice d'un mouvement de menton. La fillette était assise et écoutait son père, les yeux écarquillés. Paul lui ébouriffa la tête.

— Oublie tes histoires de zombies, ma puce. Ces gens sont juste malades, d'accord. Ils ne mangeront personne.

Enfin, je l'espère.

— Il y a un pont devant nous !

— Tu vois quelqu'un ?

— Non, répondit Valérie, personne... je crois.

— Accélère au maximum, ils ne doivent pas nous rattraper.

— Je suis déjà au maxi de puissance et ce bateau se traîne comme une putain de caisse à savon !

— Maman tu as dit un gros mot !

— Excuse-moi ma puce. Je disais qu'on ne pouvait pas aller plus vite. Mais ils sont assez loin derrière nous, non ?

— Nous possédons deux minutes d'avance tout au plus. Une chance qu'ils ne peuvent pas courir, ils nous attendraient sur le pont !

Elle visa le centre du canal et passa sans encombre. Personne ne les guettait et n'avait cherché à sauter sur le toit du navire. Avec un certain soulagement, Paul constata que leurs assaillants perdaient de la distance. Ils ressemblaient dorénavant à des petits points de moins en moins distincts. Restait à souhaiter qu'ils se lassent de leur poursuite. Il observa la carte de navigation posée sur la table. Ils allaient devoir franchir une écluse au mieux d'ici une heure, ce qui signifiait

arrêter le bateau, descendre à terre pour ouvrir les vannes et les portes. S'ils exécutaient rapidement la manœuvre que le leur avait expliquée Bob – le défunt Bob, Phil en était persuadé, et il espérait qu'il ne s'était pas transformé en monstre –, ils mettraient environ quinze minutes pour passer l'obstacle. Mais si toute l'installation était électrifiée et donc en panne, Paul ne savait pas comment ils procéderaient. Un système de sécurité devait assurer l'opération manuellement. Auraient-ils le temps dans ce cas ?

En fait, toute l'avance qu'ils prenaient actuellement leur était bénéfique. Dans le cas où les poursuivants les rattraperaient, Paul n'aurait plus qu'une solution : utiliser le fusil et tirer sur eux... il ne s'en sentait pas capable. Sous le coup de la peur et de la surprise, au premier étage du bar, le coup était parti presque tout seul. D'accord, il avait armé la carabine, mais il avait surtout cherché à se défendre. Mais arriverait-il facilement à faire feu sur des dizaines de types en cas de besoin ?

Il ne voulait pas y penser.

Il ne pleuvait plus. Le brouillard avait fini par s'évaporer, laissant place à un paysage de pure désolation sous un ciel bas et plombé. Paul regrettait presque les nappes éparses qui permettaient de dissimuler l'horreur de la situation. Il quadrillait le secteur alentour à l'aide des jumelles, attentif au moindre signe de vie, mais aussi loin que pouvait porter son optique, il ne percevait qu'une terre morte, aux arbres blanchis et à l'herbe brûlée. Pas un seul oiseau dans le ciel non plus. Il

aurait aimé apercevoir le toit d'une église, indiquant la proximité d'un petit village, mais ils traversaient une zone de rase campagne et ils ne voyaient aucune habitation. Pas un véhicule à l'horizon, pas un tracteur, pas un vélo sur les chemins de halage. Le silence pesait plus que dans une cellule capitonnée. L'air gardait cette saveur mi-souffrée, mi-métallique, sans doute atténuée désormais, mais s'il était chargé de particules toxiques, le mal était fait. Ils continuaient à voguer, toutes vitres fermées, sans illusions : ils ne faisaient que limiter la pollution, pas l'empêcher d'envahir le moindre centimètre du « Flurry ».

« Nous ne sommes pas en sursis, nous sommes décédés et nous ne le savons pas encore, voilà tout », songea Paul. Cette idée le rendit malheureux. Il n'osa pas fixer sa fillette, à l'aube de son existence et déjà condamnée, il refoula un sanglot qu'il sentait monter, et préféra reporter son attention sur la navigation. À cet endroit, l'eau charriait en plus des poissons morts, quantité de branches qui risquaient d'endommager la coque ou de venir se coincer dans les hélices. Paul s'équipa des bottes récupérées dans le bar, il enfila l'imperméable, et sortit à l'avant pour surveiller l'avancée et guider au mieux son épouse. Il lui indiquait ainsi les principaux obstacles devant elle.

— Et les suiveurs, tu les aperçois ?

Paul se redressa et observa l'arrière du bateau. Il ne voyait rien, même à la jumelle.

— On dirait bien qu'ils ont renoncé !

— L'écluse se trouve à dix minutes à peine d'ici. Tu crois qu'on aura le temps ?

— On n'a pas le choix, on ne peut pas faire demi-tour.

La tempête était passée à travers la forêt environnante en y creusant une large trouée, à la façon d'un bulldozer géant impossible à stopper. Un peu plus en aval, la navigation redevint plus facile, permettant à Valérie de repousser le moteur à son maximum. À moins d'un kilomètre, la masse sombre de l'écluse apparut, désertée. Paul la détailla du mieux qu'il put, chercha d'abord une présence humaine, puis essaya de deviner s'il s'agissait d'un sas automatique ou non. Il finit par repérer les crémaillères et la manivelle, en conclut qu'il devait descendre du bateau pour la manœuvrer. Mais au moins pourraient-ils passer...

La double porte était ouverte de leur côté et aucune embarcation n'était visible dans le sas ou au-delà.

— Dans cinq minutes, tu vas raser le bord afin que je puisse sauter. Je vais courir jusqu'à l'écluse. Dès que tu la franchiras, tu me balanceras la corde que je t'arrime. Je ne sais pas de combien de temps on dispose, mais je préfère la jouer serrée.

— Fais attention à toi !

Elle ralentit afin de coller le talus au plus près. Paul déverrouilla l'issue, s'empara de la gaffe et du fusil et sauta sur la terre. Il perdit l'équilibre, se retrouva à plat ventre dans la boue grisâtre qui recouvrait les berges, se releva aussitôt pour se mettre à courir. Il n'avait jamais été un grand sportif, et il le payait cher aujourd'hui. Il commença à ressentir un essoufflement, puis un poids dans la poitrine, se força à maintenir le rythme coûte que coûte. Il parvint enfin à la première porte, hors d'haleine, fit signe de loin à sa femme de le rejoindre. Le «Flurry» entra dans le sas un peu trop

rapidement. Au dernier moment, Valérie actionna la marche arrière, provoquant des remous et déviant l'axe du bateau qui vint heurter brutalement le rebord en béton. La coque émit un craquement sinistre, mais elle tint bon.

— La corde !

Valérie mit l'embarcation au point mort, sortit sur le pont et lança le câble à Paul. Il le fixa sur l'amarre, puis courut jusqu'aux panneaux. La manivelle, dure, nécessitait de la forcer des deux mains, mais il finit par y parvenir. Il fit le tour de l'écluse pour fermer la deuxième porte, et se hâta d'aller ouvrir les vannes.

« Plus vite ! Plus vite ! »

L'eau lui semblait couler de façon désespérément lente, donnant l'impression que le « Flurry » mettrait des siècles à se hisser à l'étage supérieur. Il laissa le bassin se remplir peu à peu, les yeux rivés sur le niveau et les deux mains crispées sur la manivelle du sas.

Dix minutes passèrent. L'écluse était pleine aux trois quarts. Paul en profita pour examiner les berges à l'aide des jumelles.

— Merde ! gémit-il d'un ton étranglé.

Ses poursuivants n'avaient pas renoncé. Les premiers venaient d'apparaître sur le chemin, et, en apercevant le bateau, on aurait dit qu'ils redoublaient d'efforts pour le rejoindre. Paul tenta de maîtriser le début de panique qui l'envahissait. L'eau montait toujours, insensiblement, mais elle montait. Encore cinq minutes, cinq petites minutes.

Mais on ne les a pas !

Le niveau s'équilibra. Paul se jeta sur la manivelle pour ouvrir la première porte. Elle commença à pivoter lentement sur ses gonds.

Plus vite.

Il l'ouvrit entièrement, sauta sur le pont du « Flurry » pour ne pas courir toute la longueur du bassin, passa de l'autre côté. Dans la précipitation, il calcula mal son élan, glissa sur le sol humide et heurta la pierre avant d'avoir eu le temps de se protéger le visage. Sous le choc, ses lèvres explosèrent contre ses dents, son nez craqua comme une brindille que l'on brise entre ses doigts. Paul poussa un cri de douleur. Sa tête le fit souffrir, le sang pissa sur le devant de l'impair en formant deux rigoles écarlates, il parvint à se relever et à clopiner vers le deuxième panneau.

Les brûlés se rapprochaient à toute allure. Dans sa panique, il aurait pu penser qu'ils glissaient sur le sol. Paul actionna la deuxième porte.

Valérie mit le moteur en marche. Les suiveurs ne se trouvaient plus qu'à deux cents mètres. Paul enjamba le plat-bord, se laissa tomber dans la cabine. Valérie poussa le levier de vitesse, le « Flurry » partit en crabe, le câble se tendit au maximum et la rambarde de protection se courba en couinant. Ils avaient oublié de dénouer les amarres.

Les premiers brûlés allaient atteindre l'écluse.

Paul repassa sur le pont, couteau à la main. Trop tard pour redescendre. Cisillant la corde, il finit par la rompre, libérant d'un coup le bateau qui fila à travers le bassin. Un assaillant faillit attraper le rebord de l'embarcation, rata sa prise et bascula dans l'eau trouble. Il coula à pic aussitôt.

— Fonce !

Au-delà de l'écluse, le canal s'élargissait en rectangle, créant une zone de retournement pour les péniches, mais aussi un port naturel le long duquel on pouvait s'attacher. L'espace s'étirait ainsi sur une centaine de mètres avant de reprendre sa forme initiale, puis passait de nouveau sous un pont de chemin de fer. Valérie ralentit brutalement le moteur, mettant le « Flurry » au point mort.

— Qu'est-ce que tu fous ? Avance, bordel !

— Je ne peux pas...

— Pourquoi tu ne peux pas ?

Pour toute réponse, elle désigna l'arche. Paul émit un jappement de désespoir. Des brûlés se tenaient juste au-dessus, agitant leurs bras scarifiés dans leur direction, prêts à sauter à bord s'ils se rapprochaient. D'autres encore, des deux côtés, avaient rejoint le groupe de suiveurs arrivés par l'arrière. Paul commença à les compter puis renonça. Ils étaient trop nombreux. Une cinquantaine, peut-être davantage. Ils étaient encerclés, sur une surface d'eau de la taille d'un terrain de football, sans possibilités de fuite...

Et Paul comprit qu'ils n'avaient aucune chance de s'en sortir.

8

Ils avaient fini par utiliser l'ancre.

Bob leur avait certifié : « vous n'en aurez pas besoin, c'est uniquement en cas d'urgence », et d'ailleurs il ne s'était pas

donné la peine de leur expliquer comment s'en servir. Or, c'était bien dans un cas d'urgence, non ? Paul avait trifouillé un moment dans le compartiment de rangement avant de comprendre comment la plonger dans l'eau du canal. Il ne voyait aucun autre moyen d'amarrer le « Flurry », sauf à vouloir s'approcher des rives, et se mettre ainsi à portée des brûlés. Au début, Valérie s'était bornée à couper le contact, laissant le bateau en plein milieu du port, mais ils avaient dû faire repartir le moteur : le vent les poussait droit vers la berge. Désormais attachés par l'ancre, ils surveillaient les faits et gestes de leurs poursuivants. Ceux-ci ne faisaient pas mine de se déplacer, se contentant de rester debout, immobiles, hagards, alignés en une macabre haie d'honneur tout autour de la surface liquide. Aucun ne cherchait à entrer dans l'eau. Ils fixaient Paul, Valérie et Alice en tendant leurs mains à intervalles réguliers, comme s'ils mendiaient une pièce.

Dans le courant de la journée, le temps changea, laissant revenir une averse fine et la brume par plaques éparées flottantes au-dessus du sol. Une pluie sale et un brouillard jaune. Les brûlés devinrent moins visibles, certains disparaissant tout à fait, mais Paul sentait qu'ils attendaient toujours. Il se força à grignoter quelque chose avant de tomber d'inanition, même s'il n'avait aucun appétit, le spectacle de ces corps rongés le lui coupant définitivement. Ils avaient stocké de la nourriture, et rempli les réservoirs d'eau, ils pouvaient donc tenir quelques jours sans souci. Mais après... Paul les fixait autant qu'ils le fixaient lui, presque en un absurde jeu de savoir qui baisserait le regard le premier. Et puis soudain, le brûlé qu'il observait vacilla, s'écroula sur le sol et ne bougea plus.